

Voix et Visages

JUILLET à OCTOBRE 2003 - N° 286

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7° - 01 53 69 00 25

L'été de la Saint-Martin



C'est l'automne. Un bel automne. Oublions l'été torride. L'automne, la rentrée. La rentrée est un moment de réflexion sur le passé, réflexion que le recul renouvelle, moment aussi, soyons optimistes, de nouveaux engagements. Le rappeler est un lieu commun que j'assume.

Notre mémoire, comme la marée, le sable et les rochers, recouvre et découvre les mêmes territoires.

Cette année, pourquoi enfin, en octobre 2003, cet hommage national aux fusillés du Mont-Valérien dont nous rendons compte dans ce bulletin.

Pourquoi tant de récits de vie et aussi d'études plus ou moins ciblées sur des résistants ? *Voix et Visages* ne peut que trop parcimonieusement vous les faire connaître.

Des regards en arrière, des regrets trop souvent de n'avoir pas pu publier un *In memoriam* pour chacune de nos compagnes disparues, faute de proximité, faute d'informations, en particulier sur leur action dans la résistance. Satisfaction pourtant au regard de la précieuse collection que nous avons quand même réalisée.

Des engagements ? Oui, justement essayer de rassembler les traces de ces souvenirs vieux de 60 ans, les fixer, les confier à des proches, famille ou administration appropriée, je veux dire archives, celles de l'ADIR à la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, B.D.I.C., ou archives départementales. Des notes écrites au retour, oubliées et enfouies, perdues sous une masse de papiers et

Denise Vernay

(suite p. 2)

Cérémonie en hommage aux fusillés du Mont-Valérien

Le 20 septembre dernier, quelques-unes d'entre nous ont eu le privilège de pouvoir assister à l'hommage tardif que la France et sa République rendaient aux fusillés du Mont-Valérien.

Dans la clairière située au sommet de la colline où le général de Gaulle fit ériger en 1960, le mémorial de la France Combat-

tante, là où furent fusillés plus de mille résistants et otages, aucun monument, aucune stèle, aucune plaque, rien ne rappelait leur sacrifice.

« Rien ne pouvait justifier ce silence, cette effroyable omission », dira dans son discours Robert Badinter, ancien Garde des Sceaux, qui fut à l'origine de la proposition



Photo B. Koelsch

Le monument des fusillés.

de loi, votée à l'unanimité, déposée en 1997 demandant l'édification d'un monument en mémoire des fusillés du Mont-Valérien. Ce n'est que six ans plus tard, qu'enfin, la France et sa République, en la personne du Premier ministre Jean-Pierre Raffarin accompagné du secrétaire d'état aux anciens combattants et victimes de guerre, Hamlaoui Mekachera, ont rendu un hommage solennel aux fusillés du Mont-Valérien, en inaugurant la monumentale cloche de bronze bruni de 2,18 mètres de haut et de 2,7 m de diamètre, scellée dans le sol, face à la petite chapelle désaffectée où la plupart des condamnés vécurent leurs derniers instants. De là, ils étaient menés par un petit chemin boisé jusqu'à la clairière où ils étaient exécutés.

Conçu par le sculpteur Pascal Convert, ce très beau monument présente en relief les noms des mille six fusillés identifiés, une place laissée vide symbolise les martyrs inconnus. Tout en bas figure une inscription : *Aux résistants et aux otages fusillés au Mont Valérien par les troupes nazies de 1941 à 1944, et à tous ceux qui n'ont pas été identifiés.* La surface de la cloche est partagée en quatre champs verticaux qui représentent les quatre années d'occupation nazie, et dans chacun d'eux les noms sont classés par date de décès et par ordre alphabétique. Cette longue liste réunit les noms d'hommes venant d'horizons très divers. L'officier Honoré d'Estienne d'Orves se retrouve côte à côte avec le député communiste Gabriel Péri non loin de celui de Missak Manuchian, chef du M.O.I. A côté de ces noms illustres de la Résistance, la plupart des autres sont inconnus du public : gaullistes, communistes, chrétiens et juifs, croyants et athées, ouvriers et intellectuels mais encore immigrés allemands, espagnols, polonais et de bien d'autres nationalités, tous réunis ici, sans aucune hiérarchie. « Certains portaient des noms à particule, d'autres des noms difficiles à prononcer, mais tous étaient devenus frères de sacrifice. Jamais la devise de la République n'a été plus éclatante. La Liberté était leur cause, l'Égalité leur condition, la Fraternité leur idéal. Rien ne témoigne mieux de l'amour de la France et de la République que cette communauté de destin » déclara Robert Badinter.

aussi bien des enregistrements de vos souvenirs d'hier et d'aujourd'hui.

Et puis encore et surtout conserver nos liens d'amitié qu'il n'est pas besoin de qualifier, nous qui sommes unies autant par des non-dits que par des mots. Chacune en connaissons la nécessité. Bonne rentrée, bon hiver, mes amies.

D. V.

Nous nous trouvons sur la corniche qui surplombe la clairière des fusillés. Le lieu remarquablement conservé est atrocement évocateur. On croirait que le temps s'est arrêté depuis 1944. Rien ne semble y avoir changé. La nature paraît s'y être figée pour conserver intact le souvenir du martyr de ceux qui y ont été exécutés. Autour de nous, se serrent les familles des fusillés, leurs amis, leurs camarades de combat. Juste à ma gauche est assise une grande femme mince, droite, grave, digne. Tout à coup elle nous confie : « Mon père a été fusillé ici. J'avais 9 ans. Je me souviens très bien. Ma mère aussi était en prison. Nos parents nous avaient envoyés mon frère et moi en Bretagne pour nous éloigner du danger. Ils savaient que le temps leur était compté, que chaque jour ils pouvaient être arrêtés ». Elle prend dans son sac, avec beaucoup d'amour, une photo. « C'est la dernière photo de mon père. Elle a été prise par les Allemands lors de son procès. Il s'appelait Yves Kermen ». Cette photo prise par les autorités allemandes lors du procès de la Maison de la Chimie, je l'ai retrouvée dans le livre émouvant qu'André Rossel-Kirschchen a consacré à ses camarades du *Procès de la Maison de la Chimie*, paru chez l'Harmattan (1). Deux places plus loin, Anise Postel-Vinay écoute, très émue. Arrêtée le 15 août 1942, elle se souvient fort bien que le procès de la Maison de la Chimie et de ses 24 fusillés étaient encore dans tous les cœurs lorsqu'elle arriva à la prison de la Santé. C'était Jeanne Bonneaux, « Jacotte », sa voisine de cellule, qui lui avait appris tout cela. Elle évoque alors, toujours avec la même émotion qui l'étreint lorsqu'elle en parle, le courage total, la dignité absolue de tous ceux qui entendaient partir leurs camarades vers le peloton d'exécution, mais aussi l'étonnante et magnifique élévation d'esprit qui régnait là.

Après avoir dévoilé la cloche en présence des personnalités civiles et militaires, des présidents d'association de familles des fusillés, d'anciens résistants, d'anciens déportés, le Premier ministre arrive dans la clairière. Il s'était longuement recueilli dans la chapelle où sont disposés cinq poteaux d'exécution et trois cercueils, mais dont les graffitis ont disparu des murs. Puis Jean-Pierre Raffarin avait suivi le chemin que prenaient les condamnés.

Dans sa brève allocution, Georges Dufau, fils de Joseph Epstein, fusillé le 11 avril 1944, président de l'Association pour le souvenir des fusillés du Mont-Valérien se félicite de l'édification d'un monument, hommage de la nation tout entière à ceux qui donnèrent leur vie pour être fidèle à leur idéal.

Robert Badinter, à son tour, se réjouit de voir enfin se concrétiser à travers cette cloche un « devoir de mémoire » envers « ces héros devenus un long cortège d'ombres anonymes, comme autant de soldats inconnus de la Résistance ». Il évoque aussi les messages qui se dégagent des dernières lettres des condamnés (2), écrites quelques heures avant leur exécution : ni haine, ni vengeance mais de l'amour : amour de leur compagne, de leurs enfants, de leurs parents, de la France, et espoir d'un monde meilleur, « où il y aura du pain pour tous et des roses » ainsi que l'écrivit Fernand Zalkinov, 20 ans, juste avant sa mort.

Enfin le Premier ministre prend la parole pour exprimer son émotion. Il rappelle lui aussi le devoir de mémoire obligé envers notre jeunesse afin « qu'elle vienne ici entendre le message de cette jeunesse morte pour la France... et mesurer le prix de la République, de la démocratie, de l'engagement ». Il cite encore les derniers mots écrits par un jeune condamné : « Il ne faut jamais regretter le passé ». « Il ne faut pas l'oublier non plus », termine-t-il.

Le Chœur de l'Armée française interprète une version rare et belle *La complainte du partisan* (3) avant de nous faire entendre le classique et toujours émouvant *Chant des partisans*. Bientôt notre voisine, la fille d'Yves Kermen, se perd dans la foule qui remonte vers la chapelle. Peut-être se trouve-t-elle parmi ceux qui se pressent maintenant autour de la cloche pour chercher, toucher le nom de celui qu'ils aimaient alors que se relaieront tout au long de la journée, des adolescents, qui deux par deux liront les noms des fusillés, l'un lisant le nom, l'autre... ponctuant « Mort pour la France ».

Michèle Agniel

(1) André Rossel-Kirschchen, *Le procès de la Maison de la chimie (7 au 14 avril 1942)*. L'Harmattan, Col. Mémoire du XX^e siècle, 2003, 15 €, 198 p. et voir aussi « Rapport moral », *Voix et Visages*, N° 274, mars-avril 2001.

(2) *La vie à en mourir. Lettres de fusillés (1941-1944)*, 2003. Ed. Tallandier.

(3) Paroles d'E. d'Astier de la Vigerie, Musique de Anna Marly. Cf. *Mémoires Anna Marly. Troubadour de la Résistance*. Ed. Tallandier, 2000, Little big man. C.D. joint enregistré par le Chœur de l'Armée française.

APPEL

Adresse à laquelle les survivantes du Convoi des 27000 peuvent adresser leurs souvenirs de leur passage au Camp de Royallieu :

Mairie de Compiègne,
60200 Compiègne
Tél. : 03 44 40 72 00
Port. : 06 10 67 42 30

Aux portes de Montpellier, à Castelnau-le-Lez Un lieu d'histoire et de mémoire

En 1989, Monsieur Jean-Pierre Grand, député-maire de Castelnau-le-Lez, propose l'ancienne mairie à différentes associations pour y installer une exposition permanente sur la résistance et la déportation. La municipalité se charge de la transformation et de la rénovation de ce beau bâtiment, place de la Liberté.

Nous sommes une poignée d'anciens déportés qui nous lançons dans l'aventure, toutes associations réunies : FNDIR, CVR, FFL, FNDIRP, etc. pour créer un Centre Régional d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (Languedoc-Roussillon). Un appel est lancé pour regrouper toutes les bonnes volontés, réunir documents, objets, livres... Pendant des années nous travaillons : en 1996, inauguration en grandes pompes avec toutes les autorités.

Au premier étage : Après un bureau d'accueil où se tient notre agent d'information, une grande salle à poutres et pierres apparentes, retrace la guerre, la résistance sous toutes ses formes à l'aide de panneaux, photos, cartes, vitrines. Le coin « déportation » termine la visite : des dessins de Violette Lecoq, un wagon, un portail et un mirador entouré de barbelés en modèles réduits, une immense carte lumineuse permet de situer les camps, des vitrines avec vêtements et objets, des écrits (Andrée Astier, Juliette Lafont, Odette Pilpoul nous ont confiés des souvenirs) une reproduction d'un dortoir avec table et tabouret, enfin un grand poster représentant l'arrivée à Auschwitz.

Le deuxième étage en mezzanine comporte des bureaux pour les chercheurs, une bibliothèque de 1 069 livres sur la guerre et la résistance, dont seulement 169 sur la déportation, des documents d'archives.

Le rez-de-chaussée est une salle voûtée où nous recevons après la visite de la partie musée, les élèves et les professeurs pour un petit film et un débat, car bien sûr notre but est le Concours national de la résistance et de la déportation.

A chaque début d'année scolaire, avec l'Inspection académique, nous invitons tous les professeurs d'histoire du département à une réunion d'informations sur le thème du concours. Au cours de l'année nous recevons les classes sur rendez-vous. Cette année 2002-2003 neuf cents élèves ont été accueillis avec une cinquantaine de professeurs.

Les associations sont aidées par la Municipalité de Castelnau qui assure les frais du local (chauffage, ménage, téléphone), par le Conseil général qui subventionne le Centre, reçoit les lauréats pour la distribution des prix, pour eux organise et offre un voyage : cette année trente quatre sont allés en Italie à Cuneo.

Je lance un appel aux adhérentes de l'ADIR : confiez-nous documents, objets, vêtements, etc. Ils seront bien utilisés et à l'abri dans ce lieu de mémoire. Merci d'avance.

Suzanne Orts
Déléguee de l'ADIR
Languedoc-Roussillon



Une salle consacrée à la Déportation termine la visite.

RECHERCHES

Raymond SAILLARD recherche des camarades qui auraient connu sa mère : Blanche SAILLARD née DROMARD arrêtée dans le Jura à Port-Lesney le 3 mars 1941, décédée à la Prison d'Anrath le 31 mars 1945.



René JAMOIS, 5, rue de la Sorgue Bleue, 84130 Le Pontet, souhaiterait prendre contact avec toute personne ayant connu Cécile LEFORT décédée à Ravensbrück en février 1945.

Cécile (matricule 27962) a fait partie du convoi N° 287 dit des 27000 du 31 janvier 1944.

IN MEMORIAM

MARCELLE PUJOL
1908-2003



C'est sa sœur Juliette Lafont, notre déléguée pour les Pyrénées-Orientales, qui nous a fait part du décès de sa sœur aînée Marcelle Pujol. On ne peut séparer leur destin.

Toutes deux à l'Ille-sur-Têt avaient fondé la Maison de la Presse. Bonne « couverture », s'il en fut, ai-je toujours pensé (je regrette encore n'avoir pu retrouver à mon retour à Lyon en 1945 le marchand de journaux qui nous laissait déposer ou reprendre des

messages sous les piles d'hebdomadaires, résistant anonyme comme bien d'autres). Boîte aux lettres du Réseau Sainte Jeanne ce n'est pas cette action qui leur valut leur arrestation le 25 avril 1944, mais une dénonciation. Outre cette activité, les deux sœurs, avec l'aide d'une amie secrétaire de mairie, faisait partie de la vaste chaîne d'évasion qui partait de Hollande et Belgique pour mener aviateurs anglais et américains jusqu'à la frontière espagnole, leur fournissant en plus médicaments et vélos. C'est avec émotion qu'elles évoquent le sauvetage d'un jeune enfant juif, qu'elles rappellent le moment où elles hébergèrent M. Xavier de Gaulle et son épouse, qui purent ensuite gagner la Suisse, et le passage de Geneviève chez elles. Bien sûr, elles gardèrent des relations privilégiées avec la famille de notre regrettée présidente.

Déportées à Ravensbrück, le 15 juin 1944 immatriculées 42109 et 42110, elles

en reviennent toutes les deux et se marient. Juliette reprend le magasin. Marcelle s'installe dans la région parisienne avec son mari jusqu'au moment de la retraite où ils retournent à l'Ille-sur-Têt. Sans faille, elles resteront fidèles à leur passé, fidèles à l'ADIR.

Nous assurons Juliette et toute sa famille de nos pensées proches.

Marcelle Pujol était Officier de la Légion d'Honneur. Elle avait reçu, comme Juliette, un diplôme anglais et un diplôme américain en reconnaissance des services rendus.

D. V.



VIOLETTE LECOQ

Notre amie Violette est décédée le 29 septembre à son domicile parisien.

Dès la déclaration de guerre, elle s'était engagée dans la Croix-

Rouge et s'était fait remarquer pour son inépuisable dévouement durant l'exode et pour son action courageuse qui permit l'évasion de plusieurs prisonniers blessés.

Début 1941 elle entre dans le Réseau Gloria, elle est dénoncée en août 1942 par un membre de ce réseau.

Internée quelques temps à la prison de la Santé, puis transférée à Fresnes, elle y reste au secret pendant de longs mois. C'est de Romainville qu'elle quitte la France pour Ravensbrück où elle arrive en octobre 1943. Elle y devient alors le « Stück » 24571, ombre parmi les ombres, une des détenues rayées qui sont contraintes à des travaux épuisants et avilissants. Mais sa connaissance de l'allemand va lui permettre d'entrer comme infirmière dans une baraque du Revier réservée, entre autres, aux tuberculeuses. Elle peut alors cacher dans ce Block les croquis qu'elle réalise avec un rare talent. Ils sont d'une criante vérité et demeurent des documents remarquables sur ce qu'a été le quotidien des femmes et des enfants dans un camp de la mort lente.

Emouvants souvenirs précieusement rapportés en France, Violette les a réunis dès 1948 en un album que beaucoup d'entre nous gardent fidèlement. Avec son accord, nous avons souvent accompagné nos propres témoignages d'extraits de cet ouvrage.

Lors du procès de Hambourg où furent jugées nos gardiennes, Violette avait été très émue de voir le Tribunal Militaire anglais présenter ses dessins comme preuves irréfutables des exactions perpétrées à Ravensbrück. Aujourd'hui le Mémorial du camp laisse une place importante à ces évocations du drame qui s'est déroulé en ce lieu.

Des années durant, notre amie ira à la rencontre de jeunes collégiens et lycéens parisiens et nous nous retrouvions régulièrement au Jury National où elle représentait les Médailleurs de la Résistance Française. Violette continuait ainsi ce « devoir de mémoire » – expression si galvaudée de nos jours – qu'elle avait dangereusement entrepris, alors qu'avec ses compagnes, malgré des souffrances indicibles, elle continuait à défendre les valeurs auxquelles elle croyait.



15. – Les valides.

Dans son souvenir, nous reproduisons un de ses dessins *Les valides*. Ce dessin m'émeut beaucoup car émane de lui cette

force de l'amitié qui fut tellement importante dans notre extrême dénuement.

Jacqueline Fleury

MAISIE RENAULT



Maisie est morte le 7 avril dernier à Vannes, sa ville d'origine, où vit encore sa sœur Madeleine. En juin 1940, la famille Renault tout entière s'était insurgée contre la soumission de Pétain aux Allemands.

Le plus jeune fils, Claude, a rejoint aussitôt le général de Gaulle ; il fera toute la guerre dans la 1^{re} Division Française Libre. L'aîné, Gilbert, dit « Rémy » s'est mis immédiatement à la recherche de renseignements militaires pour Londres, organisant bientôt ses quelques collaborateurs en un réseau qui sera le réseau CND (*Confrérie Notre Dame*). Sa sœur Maisie, secrétaire professionnelle, part pour Paris en 1941 pour devenir la secrétaire du réseau, bientôt rejointe par sa jeune sœur Isabelle en avril 1942. Mais elles vont être toutes les deux arrêtées en juin. En octobre, Madame Renault, et trois autres sœurs de Maisie sont arrêtées à leur tour. Elles seront détenues à Fresnes, Romainville et Compiègne jusqu'à leur libération en fin février 1944. Le troisième frère de Maisie, Philippe, arrêté lui aussi en octobre 1942, sera déporté à Neuengamme où il périra dans le drame du *Cap Arcona* en baie de Lübeck, le 3 mai 1945.

Maisie et Isabelle, arrêtées donc dès 1942, ne seront déportées que le 16 août

1944 après plus de deux années passées à la Santé, à Fresnes et à Romainville.

A Ravensbrück, Maisie sera pour sa jeune sœur un soutien exigeant, tout en restant attentive à ses camarades malades, qu'hélas ! elle sera impuissante à sauver.

Puis le 14 février 1945, les deux sœurs sont prises par le « marchand de vaches » pour le transport de Rechlin. Rechlin, c'est le même régime que le *Jugendlager* pour celles qui ne travaillent pas : un entassement mortel dans une saleté repoussante, l'eau fermée toute la journée, entrouverte la nuit, et deux, peut-être trois « sélections » pour la chambre à gaz de Ravensbrück. Maisie et sa sœur, devenues squelettiques, se cramponnent à la colonne du bois qui fait chaque jour dix kilomètres pour rapporter des troncs de jeunes arbres sur leurs épaules, fusils dérisoires, disant-elles en tentant de plaisanter. Épuisées, elles repartent pourtant chaque matin, calvaire que Maisie a décrit par le menu dans un livre étonnant de précision, *La grande misère*, paru dès 1948. Pour ceux qui ont travaillé et travaillent encore sur l'histoire sans fin du camp de Ravensbrück et ses Kommandos, le livre de Maisie Renault constitue une des rares sources auxquelles on peut se référer. Traduit en allemand par les archives du Mémorial, des extraits viennent d'être reproduits dans une bouleversante monographie sur Rechlin, écrite par un habitant antinazi du village voisin du camp.

Mes amies,

L'atmosphère de Paris est peut-être plus polluée qu'ailleurs, la circulation y est certes plus difficile, mais Paris apporte un certain nombre de rencontres et de manifestations où ma santé me permet tout juste d'être présente, souvent es qualité de secrétaire générale de l'ADIR. Maintes fois j'ai envie de partager avec vous les choses vues et entendues et puis je ne le fais pas faute de temps, faute aussi de volonté. M'en reste des regrets et aussi des dossiers constitués pour vous. Voici donc un rapide récapitulatif de ce qui est du passé mais un passé que je suis heureuse de vous présenter.

Les Archives nationales nous ont invité par deux fois en avril dernier, d'abord autour d'une exposition de photographies d'Eric Schwab (1910-1977) prises en avril-mai 1945 alors qu'il était correspondant de guerre de l'AFP. « Regard humain sur l'inhumain », les planches contacts de ses photos ont été retrouvées dans les archives de l'AFP. Nous lui devons des photos de Buchenwald, Leipsig, Dachau, du château d'Itter. Ces clichés se passent de commentaires. Son compagnon de jeep fut tout au long de son périple un journaliste américain Meyer Levin (1905-1981), très engagé déjà au moment de la guerre d'Espagne, auteur de nombreux ouvrages. Son fils Mikael Levin, lui-même photographe apporte une riche contribution à cette exposition qui reçut de nombreux visiteurs du 3 avril au 22 juin. Un catalogue illustré est disponible aux Archives nationales.

Le Centre historique des Archives nationales a d'autre part invité historiens et spécialistes le 22 avril pour la Présentation des inventaires des Archives de l'occupation allemande en France et en Belgique (1940-1945). Encore plus qu'une cérémonie officielle, cette rencontre fut l'occasion de prendre connaissance de l'historique de cette publication, d'entrevoir le contenu de ces archives. Puis suivit la très riche communication de Philippe Burrin, professeur d'histoire internationale à l'Institut de Hautes Etudes internationales de Genève ouvrant de nouveaux axes aux recherches sur cette période.

Le 12 mai, dans un tout autre domaine, nous avons été invitées à la présentation de La Vie à en mourir. Lettres de fusillés (1941-1944) publiées par les éditions Tallandier. La lecture à voix haute de quelques-unes de ces lettres par des proches des martyres a touché au plus profond tous les auditeurs.

En juin, l'Association pour des Etudes sur la Résistance Intérieure (A.E.R.I.) présentait les deux premiers CD-ROMs d'une longue série concernant la résistance en

A la fin du livre, on voit les deux sœurs Renault ramenées en camion de Rechlin à Ravensbrück, méconnaissables pour leurs amies restées au camp. La peau noircie par le soleil de mars, les yeux immenses dans un visage à la fois squelettique et boursouflé, les chevilles enflées, elles tiennent à peine debout. Au cours d'une ultime sélection devant les douches, Maisie est mise du mauvais côté et doit stationner devant le *Bunker*. Elle réussit à se glisser hors du groupe des condamnées et rejoint Isabelle, fiévreuse, souffrant horriblement de la gorge. Elles vont être libérées par la Croix Rouge suédoise et seront admirablement soignées en Suède, Isabelle de la diphtérie et Maisie d'un typhus suivi de graves complications. En reconnaissance, c'est au comte Folke Bernadotte, à la Suède et au

Danemark que Maisie dédicacera son livre. Ce qui frappe dans ce livre, c'est la volonté et le sens du devoir absolu de Maisie au fil des épreuves quotidiennes. On y voit aussi l'attachement qu'elle avait pour de nombreuses compagnes – dont elle cite les noms – jeunes ou âgées, qu'elle voit tomber malade puis mourir.

Rapatriée en France sur un brancard le 11 juillet 1945, elle se réjouissait de voir enfin son frère Philippe dont on lui avait assuré qu'il avait survécu à Neuengamme. Mais en arrivant au Bourget, elle apprit la vérité de la bouche de son frère Gilbert. Nombre d'entre nous ont connu ces retours déchirants dont on a souvent dit qu'ils ont été la pire épreuve de notre captivité.

Anise Postel-Vinay

TÉMOIGNAGE

Ecrit le 26 août 1946

Créer ou Quarantaine

J'ai échappé au travail. Une matinée devant moi, alternative : se cacher n'importe où, se laver continuellement pour être quelque part, ou encore aller à la corvée de soupe. Cela de toute façon je le ferai. Mais je ne peux pas rester sans rien faire, il faut occuper ses doigts ou son esprit. Il me faut créer. Ne sentez-vous pas cette obligation, intellectuelle ou manuelle, l'inactivité complète est la preuve de la mort. Il faut inventer son désir ou plutôt l'isoler afin de le renforcer jusqu'à l'activité. Même ici, la plupart nous avons même inconsciemment le besoin de créer. Elles ont trouvé à grand peine papier et crayon et écrivent. Ce doit être leur journal - déception ! Toutes notent des recettes de cuisine.

Dès le premier jour en quarantaine nous souffrons de cette immobilité totale et forcée. Nous arrivons dépouillées de tout : une chemise, une culotte ; rien à faire. Entassées les unes sur les autres nous ne saurions organiser la moindre chose. On ne nous réclame que la création du silence : elle est impossible. Le jour où nous devons coudre nos numéros, nous avons le plaisir d'avoir une aiguille et du fil ! Nous devons les rendre sous peine de privation de pain ; nous les rendons. Les jeux de l'esprit sont difficiles quand on ne peut remuer même un pied. Les solos sont autorisés, quelques-unes versent des larmes d'attendrissement, je suis trop jeune pour ce genre de sensiblerie.

Plus tard grand avantage du travail ; mais il faut que le rendement soit le plus bas possible. En tout cas, il fournit matière première : aiguille, fil, toile de paille, chemises, fil électrique, papier, manches de

brosse à dents ou outils et l'on taille, coupe, écrit, dessine. Jouissance de l'esprit et des mains qui nous sort du cauchemar d'autant plus que les miracles sont infinis : on invente, perfectionne, adapte, figole, recommence. Précieux trésors que l'on garde et cache soigneusement. « Penser avec les mains ». On crée des souvenirs concrets qu'on ne saurait abandonner et dont la perte est un véritable drame, ce qui est bien illogique presque grotesque lorsque l'on fait le point sur notre sort passé et à venir.

Noël donne l'occasion de se dépenser pour les autres. On trouve mille astuces pour obtenir temps et matériaux, l'ingéniosité est grande. Nous sommes encore des femmes. Créer c'est ici résister. D'ailleurs les unes continuent leurs recettes, d'autres fondent « Les éditions de la Croix de Lorraine », recueils de poésies, manuscrits qui doivent distraire les malades. Sérénité et joie de créer. A la chorale tant bien que mal on se réunit et on met sur pied un chant nouveau. Réunions d'information entre camarades : évocations des pays balkaniques, de la révolution russe... Pour lutter contre la mort la neutralité ne suffit. Le travail malgré nous nous épuise et nous sauve peut-être, ruses et joies du sabotage et plaisir et imagination des bobards. Il faut sortir d'ici alors nous pensons une autre vie : nous créons des réunions « d'après » dans leurs moindres détails, les projets sont nombreux. Créer, même et surtout ici c'est admettre, c'est l'espérance, c'est vouloir vivre.

Miarka (N° 46889)

Corse et dans l'Oise. Soutenue par de nombreux partenaires, cette action, entreprise depuis déjà dix ans, mobilise dans plus de 80 départements enseignants, universitaires, archivistes, documentalistes, et bien sûr des résistants et cela pour écrire et illustrer sur ce support moderne au plus près l'histoire locale de la résistance et des résistants. Tous construits sur le même schéma ils souhaitent transmettre notre histoire en même temps que les valeurs pour lesquelles nous avons combattu. Ces CD-ROMs sont validés par le Comité historique et pédagogique de la Fondation de la Résistance. Bientôt seront achevés prochainement ceux concernant l'Yonne, la Haute-Savoie, l'Ardèche, la Loire...

Je pense que certaines d'entre nous ont été ou seront sollicitées pour participer à leur élaboration.

Le Mémorial du Maréchal Leclerc et de la Libération de Paris, le Musée Jean Moulin ont de trop nombreuses activités pour que je puisse vous les citer toutes. Outre les expositions qui s'y succèdent, son énergique directrice, Christine Lévisse-Touzé, organise des « soirées-auteurs » le 1^{er} jeudi de chaque mois. Ainsi fut conviée l'historienne Nicole Thatcher pour son ouvrage Charlotte Delbo : une voix singulière, mémoires, témoignages et littératures (L'Harmattan) ; un autre jeudi, François George et Raymond Aubrac ont évoqué de façon vivante et complémentaire Jean Cavaillès, à l'occasion de la réédition par le Félin du livre de Gabrielle Ferrière, Jean Cavaillès. Un philosophe dans la guerre (1903-1944). Le centenaire de naissance de ce philosophe mathématicien qui fut

aussi un homme d'action, chef de réseau, n'a que trop peu été célébré.

Il me faudrait citer encore nombre d'expositions, colloques et rencontres, mais nous sommes à court de place, moi à court de souffle. Sans doute, si vous le voulez bien, poursuivrai-je ces comptes-rendus lors d'une prochaine livraison. En tout cas nous prendrons la place de vous parler de la remise du prix Littéraire de la Résistance, du prix Philippe Viannay-Défense de la France et longuement du prix Guillaume Fichet-Octave Simon décerné pour la première fois et dont le lauréat est Bernhard Strebel pour sa thèse de doctorat (Université de Hanovre) sur Ravensbrück qui nous intéresse en tout premier chef.

Denise Vernay

Information

Le livre *Mémorial des déportés de France, victimes de répression*, édité par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation est enfin en cours d'impression. Vous trouverez joint à notre *Voix et Visages* un bulletin de souscription vous en précisant le contenu. Si vous êtes intéressé il vous convient de le remplir en suivant les modalités indiquées.

CARNET FAMILIAL

MARIAGE

Marie-Jo Chombart de Lauwe, Paris, a la joie d'annoncer le mariage de son petit-fils Yann, à Saint-Martin (Manche).

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous faire part du décès de nos camarades :

Françoise Brion-Andrieu (57711), Corbeil, 2003 ;

Andrée Sudre (19400), Clermont-Ferrand, le 20 juin 2003 ;

Raymonde Piet (57909), Paris, le 6 juillet 2003 ;

Jeanne Clauvelin, Nancy, juillet 2003 ;

Marie Strohl, ancienne déléguée, Brumath (Bas-Rhin), le 9 août 2003 ;

Angélique Louchard-Chatel (Rouffignac), Epinay-sur-Orge, le 22 août 2003 ;

Yvonne Laurent-Malal (35392), Tauves (Puy-de-Dôme), août 2003 ;

Violette Rougier-Lecoq (24571), Paris, le 28 septembre 2003.

Martine Marnat a perdu son frère M. Clavel, le 12 juillet 2003 à Nice.

DÉCORATIONS

Ont été promues dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur :

COMMANDEURS :

Gisèle Probst

Ginette Sochet-Wirmont

OFFICIERS :

Madeleine Roubenne-Aylmer

Charlotte Nadel.

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n° par an).

Cotisation membre : 24 €.

Cotisation membre de soutien : 48 €.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
24, avenue Duquesne, 75007 Paris

Directeur-Gérant : J. FLEURY

N° d'enregistrement à la Commission paritaire : 1206 A 05914
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 9689

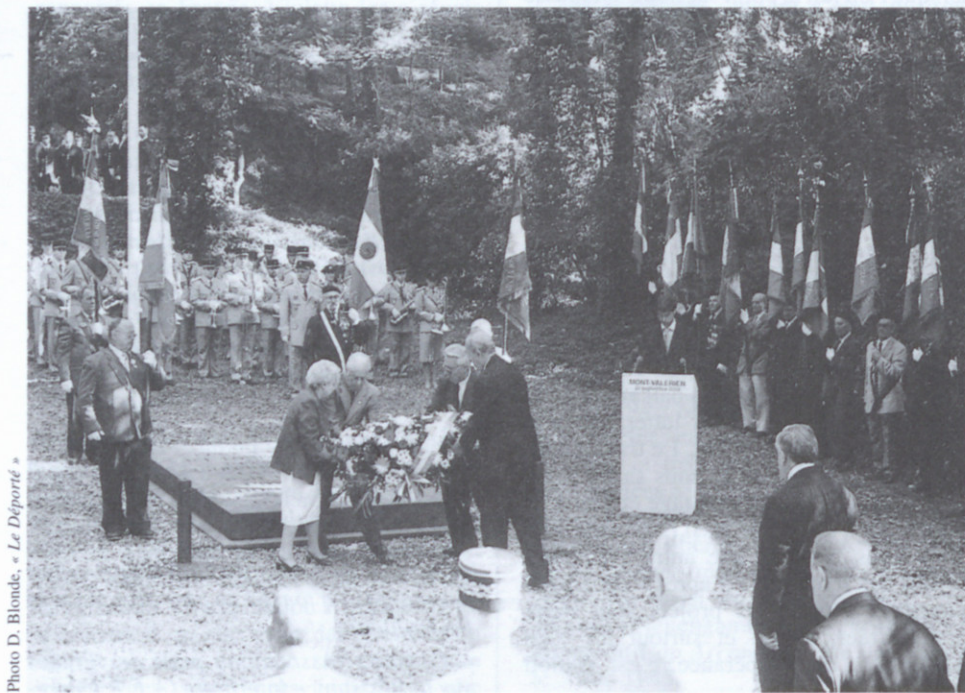


Photo D. Blonde, « Le Déporté »

Inauguration du monument à la mémoire des résistants et des otages fusillés au Mont-Valérien entre 1941 et 1944.